

Préface

Cet ouvrage réunit trois textes. Les premier et deuxième ont été écrit au cours de l'été 1980 pour satisfaire aux exigences d'une maîtrise en sociologie. Le troisième, tout récent, présente l'état de notre réflexion sur le statut épistémologique du travail sociologique¹.

Ces deux textes sont intimement liés l'un à l'autre notamment dans leur contenu épistémologique. C'est la première raison pour laquelle il nous est apparu important de saisir l'occasion qui nous était offerte de publier le premier, malgré le fait qu'il ait déjà une quinzaine d'années. Mais ce n'est pas là la seule raison.

Il y a aussi qu'il nous semble encore tout à fait juste, c'est-à-dire que les opinions qu'il propose restent, à nos yeux, fondées.

Il y a encore qu'il nous apparaît des plus pertinents aussi bien dans sa critique de l'évolutionnisme que dans les principes épistémologiques qu'il avance. Pendant un temps, on aurait pu croire que les notions universelles d'humanité et d'histoire allaient céder leur place à des concepts moins idéologiques. Or, la popularité actuelle de travaux comme ceux de Jürgen Habermas sur l'«agir communicationnel», d'Alain Touraine ou de Charles Taylor sur la «modernité» et la «postmodernité», comme ceux aussi de Fernand Dumont sur l'«homme» et l'«identité», montre qu'il n'en est rien. On aurait pu croire aussi que le constructivisme d'Yvon Gauthier, à Montréal, allait finir non seulement par faire voir l'impotence de l'attitude

¹ Une première version de ce texte a été publiée dans la *Revue de l'Institut de sociologie* sous le titre «Transcendance et contingence. Réflexion épistémologique sur la sociologie dans les minorités francophones au Canada». Nous présentons ici les conclusions générales de cette réflexion.

empiriste mais encore par éveiller au rôle de l'humain dans la théorisation non pas en tant que subjectivité mais à titre d'agent de modélisation. Or, il n'en est rien non plus. Les sciences sociales contemporaines en sont encore, dans une large mesure, à manipuler des catégories universelles indéfinies où l'on voit une humanité tout entière évoluer grâce à sa seule subjectivité et où la critique épistémologique la plus importante consiste encore à dénoncer la subjectivité ou l'intérêt de l'auteur d'une théorie.

Il y a en plus qu'il nous est souvent arrivé — et qu'il nous arrive encore — de devoir offrir ce texte en lecture, en tout ou en partie, à des étudiants notamment, mais aussi à des collègues pour lesquels les questions qui y sont traitées n'ont pu être abordées, alors même qu'elles se rapportent à leurs recherches. Ce texte regroupe en condensé plusieurs idées importantes pour les sciences sociales, idées auxquelles il constitue une forme d'initiation.

Enfin, il y a qu'il jette une certaine lumière sur les travaux que nous avons effectués ultérieurement, non pas tant parce qu'il contient en germe les positions qui ont été développées dans nos théories sur l'échange et la communication que parce qu'il présente des idées qui sont prises pour acquises dans l'élaboration de ces théories ou qui ont tenu lieu de passage vers ces théories. Certes, dans nos travaux les plus récents, les problématiques de la liberté ou de la connaissance, par exemple, témoignent d'une plus grande maturité: nous sommes parvenu à intégrer dans la réflexion sur la subjectivité les notions de socialisation, de médiation et de communication; en épistémologie nous ne parlons plus d'objectivité mais d'objectivation... mais il y a dans ce texte une certaine fraîcheur tant dans le ton que dans les préoccupations, une fraîcheur qui rend attrayantes pour le non-initié des questions difficiles.

Nous avons ajouté à ce texte une réflexion sur la dynamique des transcendances et des contingences qui sont à l'oeuvre dans le travail sociologique. Cette réflexion permet de dépasser en

même temps une position antipositiviste et une vision objectiviste. Cela nous apparaît d'autant plus important que les sciences sociales contemporaines ne semblent pas réellement en mesure d'opposer à l'illusion de l'objectivisme autre chose que l'illusion du subjectivisme.

Le texte de 1980 portait le titre *Humain objet, humain sujet*. C'est le titre que nous donnons à la réunion des deux textes, car même si l'on voit dans la dernière partie que l'antinomie subjectivité/objectivité est obsolète, il reste que, d'un bout à l'autre, ce livre offre une réflexion sur cette problématique.

Humain objet, humain sujet ne s'oppose pas aux conclusions les plus importantes de la sociologie des sciences et il n'entre pas en contradiction avec les objectifs de cette sociologie. Lisons Dominique Pestre:

La question n'est [...] plus tant de savoir comment les positions des scientifiques deviennent épistémologiquement vraies [...], ni de repérer comment leur légitimité est négociée dans la communauté savante [...], mais de décrire comment des énoncés, à travers des objets et des pratiques, s'imposent dans la compétition pour la survie (sociale et cognitive).¹

On pourrait relever qu'en s'imposant les énoncés deviennent légitimes dans la communauté savante. Mais il n'en demeurerait pas moins que, si l'on peut faire une analogie, la légitimité du suffrage universel n'est pas celle du putsch. Il n'en demeurerait pas moins que la sociologie des sciences a bien montré comment se constituait socialement le savoir scientifique, comment il n'y avait pas de vérité en soi — après toutefois que l'épistémologie l'eût établi elle-même en signalant

¹ Dominique Pestre, «Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques», *Annales Histoire, Sciences Sociales*, 50^e année, n° 3, mai-juin 1995.

que le discours scientifique est social, historique, langagier et construit. La sociologie des sciences a bien montré comment le savoir scientifique est marqué de toutes les dimensions du social, notamment des rapports de force et de la contingence. Et l'on ne peut que la suivre en cela. Mais elle ne constitue pas une négation de l'épistémologie: on trouve à son point de départ l'énoncé épistémologique qui veut que soient construits aussi bien les objets dont parle la science que le discours scientifique lui-même. En ce sens, il importe toujours de faire de l'épistémologie, car il n'y a de sociologie des sciences que parce qu'il y a du scientifique, c'est-à-dire un objet épistémologique. La sociologie des sciences n'invalide pas une réflexion sur les processus de la connaissance, sur le rapport entre le connaître et le connu, ni sur l'histoire des sciences. En tout cas elle ne dispense pas d'une analyse de la façon dont les scientifiques perçoivent leur travail. Et l'on pourrait même dire qu'il n'y a de pratique scientifique qu'à l'intérieur d'une vision de ce qui doit être scientifique, et cette vision même peut constituer un objet pour la sociologie des sciences. Bien sûr, l'institution d'un énoncé dans le monde scientifique ne repose pas sur de simples considérations épistémologiques; mais il reste que, en deça d'une pratique scientifique où le chercheur agit avec une vision de sa pratique, il n'y a pas de science. Ce n'est pas dire que toute vérité s'explique par référence à l'idéologie scientifique. Sinon, on ne pourrait expliquer une construction particulière — par exemple celle de la gravitation — que par l'idéologie de son auteur ou de l'époque où elle a eu lieu et cette construction ne vaudrait pour rien d'autre que son époque. Sinon, dans la même logique, on ne pourrait pas expliquer les analyses de Durkheim avec une idéologie autre que celle du positivisme alors que le constructivisme donne accès à maints aspects du fonctionnalisme qui étaient invisibles au positivisme qui lui a donné naissance. Le travail scientifique suppose une vision épistémologique: une notion de ce qui doit être fait pour que ce soit acceptable — une idéologie, si l'on

veut. Cette vision même réclame une épistémologie en extériorité: une analyse de ce qui se fait avec une vision épistémologique — en quelque sorte une philosophie des sciences. En fait, il n'y a science que parce que des personnes évoluent à l'intérieur d'un cadre — même si la perception qu'on en a peut varier — au sein duquel on ne peut pas dire n'importe quoi. Ce n'est pas parce que la sociologie des sciences dénonce l'idée d'une vérité pure qu'elle autorise tout discours ou que n'importe qui peut dire n'importe quoi. Même si des énoncés scientifiques arrivent à s'imposer «à travers des objets et des pratiques» et «dans la compétition pour la survie», il reste que cela n'est possible que dans la mesure où ces énoncés correspondent à certaines attentes d'ordre épistémologique. En fait, il ne peut y avoir de science ou de sociologie des sciences que parce que tout ne peut pas être dit ou parce que les consensus scientifiques sont possibles; et ces consensus sont possibles, tout comme les énoncés marginaux ou les révolutions scientifiques, simplement parce qu'il y a quelque part correspondance d'une théorie, d'une méthode et d'un objet. On peut très bien sociologiser l'univers scientifique. On peut très bien s'interroger sur les rapports entre un chercheur, ses objets, ses théories, ses modèles, ses méthodes. En faisant cette analyse, on découvre l'humanité de la connaissance et c'est cette humanité là qui rend encore plus nécessaire la sociologie des sciences. À trop s'enfoncer dans la sociologie des sciences, on finit par donner crédit à la position pseudocritique où tout est vrai pourvu que ce soit avancé dans le cadre de l'«école» à laquelle on appartient et où les énoncés n'ont de vérité que par relation à leur auteur — conçu comme subjectivité ou comme intérêt —, ce qui rendrait impossible la sociologie des sciences elle-même. On finit par ne plus apercevoir les dénominateurs communs entre les différents moments ou courants scientifiques, on finit par refuser l'objectivité au nom de la subjectivité alors qu'il n'y a pas plus d'objectivité que de subjectivité. Il n'y a pas d'être scientifique

qui ne soit pas désubjectivé, entre autres, par l'histoire, par le social, par la langue, par la méthode, par les contraintes de l'analyse et de l'interprétation, par l'obligation de communiquer son savoir et de s'informer du savoir des autres. Il n'y pas non plus d'objet qui ne soit déjà aménagé par du connu.